
■

Présentation

La conception du travail de l'historien repose sur deux exigences solidaires. Ressusciter le passé, le rendre présent dans sa nouveauté première : c'est l'intention qui nous frappe d'abord. Mais n'oublions pas la seconde, qui en est la condition indispensable : la mise en cause de la personnalité de l'historien, la mobilisation de sa sensibilité, de toute sa vie intérieure, et non pas seulement de son intelligence critique capable d'objectivité. (Fernand Dumont, *L'avenir de la mémoire*, 32.)

À l'été de 1999, Yves Roby a pris sa retraite de l'enseignement après une carrière de 36 ans à l'Université Laval. Tout au long de son parcours universitaire, il s'est intéressé – et s'intéresse toujours, puisque sa carrière de chercheur prend désormais un nouvel élan – à des questions essentielles liées à la discipline historique. De son premier ouvrage sur les Caisses populaires à ses recherches sur l'évolution du discours franco-américain, en passant par ses travaux sur les relations canado-américaines, il s'est attaché à saisir les relations qui existent entre deux conceptions relevant, chacune à leur manière, de l'espace et du temps : les champs thématiques – ceux de l'économie, du social, des idéologies, du politique – et les terrains d'enquête recouvrant des aires géographiques, notamment celles du Québec et des États-Unis. On trouve de fait chez Yves Roby une grande sensibilité aux relations avec l'espace, aux continuités et aux discontinuités temporelles ; une sensibilité préalable à son chantier portant sur la problématique migratoire. Ainsi en témoignent ses études sur la place du Québec de la seconde moitié du XIX^e siècle dans une économie continentale, le

poids des États-Unis dans l'avènement de la Confédération canadienne, l'influence de la question des investissements américains dans l'évolution des idéologies québécoises.

La réflexion d'Yves Roby sur l'espace et la durée s'est accompagnée d'un questionnement constant sur le métier d'historien, sa pratique et ses finalités. Fidèle au précepte de Charles Péguy ([1906] 1988 : 494) selon lequel « il vaut mieux qu'un historien commence par faire de l'histoire » au lieu de se réfugier indûment dans la métaphysique, il n'a pas jugé bon de faire œuvre de scolastique. Pour ce praticien chérissant le mot de Fernand Dumont (1993 : 18), les échafaudages entourant la construction de l'objet ne doivent pas masquer l'édifice une fois celui-ci mené à son terme. Dès lors, la réflexion sur l'opération historiographique s'incarne dans son aboutissement, dans cette œuvre de résurrection du passé où les êtres et les choses peuvent interpeller de leur altérité l'historien et ses contemporains.

Le travail de l'artisan n'est pas une simple production mécanique, il porte aussi l'empreinte de sa personnalité, il ressortit à ce supplément d'âme donnant sens à l'œuvre qui s'accomplit. Le travail de l'historien Yves Roby n'échappe pas à cette condition. Il apparaît ainsi telle que l'impression de lui-même. Suivant les rythmes du *moderato*, fuyant l'éclairage trop crû, il témoigne d'une sobriété prudente, mais aussi d'une tension souterraine, d'une mobilisation de l'esprit sous le feu de la passion de connaître. Tout au long du quotidien, dans les gestes routiniers de pratique et de pédagogie, il a puisé dans sa vie intérieure, ce milieu fécond où Dumont situait l'une des exigences du métier d'historien. Comme celle de l'artisan, sa réflexion sur l'histoire a percé au moment de l'apprentissage du métier et de la transmission de son savoir-faire, à l'exemple de son enseignement de la méthodologie historique. Toujours à l'instar de l'artisan partageant les ressources de son art avec les membres de sa confrérie, il a aussi nourri sa réflexion lors de nombreuses conversations avec des collègues et amis. Mûrie de ces nombreux apports, sa conception du métier s'est constituée tel un socle sur lequel ses principes comme autant de montants s'enchaînent les uns aux autres : la connaissance la plus exhaustive possible des faits historiques, qui ne s'acquiert que par de longues

heures de fréquentation des archives à la traque des indices documentaires ; le respect des acteurs historiques comme des êtres pensants et agissants ; la méfiance envers l'esprit de système, les théories totalisantes et les catégorisations ; la primauté accordée au questionnement et au doute ; la capacité d'agencer l'information recueillie, les mouvements, les tendances, les interprétations dans un récit cohérent, dans une narration descriptive – terme qu'il affectionne particulièrement – ; le souci pour la phrase bien tournée ; un refus têtu de l'hermétisme vu la nécessité de la communication au grand nombre ; le caractère indissociable de l'enseignement et de la recherche ; l'ouverture d'esprit.

Recueillant des études issues de la plume de collègues et d'anciens étudiants, le présent ouvrage se veut un tribut d'honneur et un gage de reconnaissance amicale offerts à Yves Roby, historien, professeur et homme. Ce faisant, l'intention première de ce livre n'est pas de figer sa contribution toujours vive sous le glacis d'une commémoration empesée ou les scories d'une nostalgie complaisante. En ce sens, il ne constitue pas des mélanges ou des miscellanées à proprement parler. Plutôt, à partir de pistes déblayées par l'historien au cours de sa carrière, il en présente des prolongements allant en se ramifiant. Dans cette foulée, le recueil emprunte les parcours de l'histoire en explorant la perspective duale de l'espace et du temps, ce territoire fréquenté en partie par Yves Roby. De manière plus précise, les études réunies ici sous le signe de l'amitié et de la gratitude cheminent sur certains sentiers parcourus par le professeur de Laval. Relevons là quatre itinéraires, soit ceux de la pratique de l'histoire, de l'espace québécois, de l'espace franco-américain ainsi que des acteurs historiques dont l'imaginaire s'ouvre à la manière d'une interface entre ces deux aires.

D'emblée, la question de la pratique. Si, selon la formule d'Henri-Irénée Marrou (1954 : 47), « l'histoire est inséparable de l'historien », il importe de prime abord de comprendre l'homme, de tracer le parcours d'Yves Roby. Dans une brève biographie esquissée par Yves Frenette et Nive Voisine, le lecteur sera à même de voir se former et évoluer une pensée humaniste abreuvée par les historiographies québécoise, française et américaine ; une pensée inscrite

dans les grandes préoccupations sociales, culturelles et politiques de son temps. Tel l'artisan devant l'établi, l'historien réfléchit à l'usage de ses outils et de ses matériaux avant de pratiquer son métier. Comme le rappelle Martin Pâquet, il se réfère à son expérience, à cette incessante quête, jamais atteinte mais toujours battante, du Vrai, du Beau et du Bien. Le chantier étant déjà en place, il doit aussi consulter l'œuvre de ses devanciers et de ses pairs, les replaçant dans l'ordre séculier du monde. Ainsi, Matteo Sanfilippo souligne les relations entre l'historiographie européenne des migrations et les processus de construction nationale. Enfin, sans matériaux tirés des archives, l'historien ne peut ni construire ni innover, tel que le mentionne Nelson Ouellet à partir de son étude des contrats de travail des esclaves affranchis au Tennessee pendant la période de la Reconstruction.

L'exploitation de sources nouvelles joua pour beaucoup dans la contribution pionnière d'Yves Roby aux connaissances historiques du Québec, qu'elle se manifeste dans son étude du coopératisme financier au tournant du XX^e siècle ou dans son analyse de l'histoire économique de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le deuxième itinéraire, celui de l'espace québécois, atteste le chemin parcouru au cours des 40 dernières années. Auteur d'une synthèse historique sur le coopératisme financier s'inspirant en partie d'*Alphonse Desjardins et les Caisses populaires, 1854-1920* (Roby, 1964) et de *Les Québécois et les investissements américains, 1918-1929* (Roby, 1976), l'historien Pierre Poulin relève dans son texte que, loin de se confiner aux seuls capitalistes et aux politiciens se cantonnant au court terme, certains opposants du projet de Desjardins se recrutaient parmi les partisans d'un autre modèle de la coopération. Bien qu'il porte sur le paysage bas-canadien et sur les rapports entre la ville et la campagne, le texte de John Willis rejoint certaines préoccupations de *l'Histoire économique du Québec, 1851-1896* (Roby, 1971), plus particulièrement la grande sensibilité manifestée par Jean Hamelin et Yves Roby au cadre physique du Québec rural et urbain, ainsi qu'aux relations d'échange sur diverses échelles. Si l'étude de John Willis fait ressortir le rôle du milieu physique dans les activités de production et d'échange dans la plaine de Montréal, celui de Marc St-Hilaire poursuit sur cette lancée en analysant la

constitution de réseaux de sociabilité dans diverses régions québécoises au XIX^e siècle, grâce aux relations entretenues par la composition des liens matrimoniaux. Ces liens, remarque le géographe, se déploient dans l'espace rapproché et lointain, y compris les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre.

De cet espace méconnu de la Franco-Américanie, Yves Roby a esquissé de riches relevés qui ont fait leur marque au sein de l'historiographie, des *Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930* (Roby, 1990) aux *Rêves et réalités* (Roby, 2000). Guidés parfois par ces tracés, d'autres chercheurs poursuivent également, chacun à leur façon, leur itinéraire. Jetant un regard ample sur le terrain d'enquête, François Weil, lui-même auteur d'une synthèse historique sur les Franco-Américains, propose de nouveaux champs à défricher : la réintégration dans l'histoire du Québec du phénomène de l'émigration, l'ouverture du chantier au XX^e siècle et aux femmes, l'insertion de la Franco-Américanie dans les contextes de la formation et de l'évolution des francophonies nord-américaines. À lire le texte des géographes Dean Louder, et Barry Rodrigue, on pourrait facilement croire qu'ils ont entendu l'appel au labeur. Partant du Maine, ils en repèrent trois pistes porteuses de promesses, celles de la cartographie à l'échelle fine de la population franco-américaine, de l'exploration du réseau de transport terrestre au XIX^e siècle, ainsi que de l'étude des relations entre le Maine et la région frontalière de la Beauce.

Si certains tracent des devis d'ensemble, d'autres s'attellent pour des tâches plus spécifiques, des études de cas plus précises sur les processus d'intégration des migrants à la société d'accueil. Se penchant sur la genèse de la petite-bourgeoisie franco-américaine de Fall River, au Massachusetts, entre 1870 et 1920, Brigitte Violette ébauche ici, pour la première fois de façon systématique, un portrait de cette classe sociale qui influa tant sur l'évolution de cette communauté immigrante. Fournissant quantité d'informations nouvelles sur le sujet, Jean Lamarre s'intéresse à l'enrôlement des Canadiens français dans l'armée du Nord lors de la guerre de Sécession, un enrôlement s'inscrivant dans les chemins de la migration entre le Québec et les États-Unis. Avec son étude sur les élections présidentielles de 1892, André Senécal relève la

participation des Canadiens français aux luttes électorales et fait ressortir le rôle marquant de certains individus, tel Benjamin Lenthier, dans l'intégration du groupe à la Cité américaine.

Sujet et acteur, l'être historique se trouve à l'embranchement de multiples terrains et de nombreux champs, entre le Québec et les États-Unis, entre les cultures de Soi et de l'Autre, entre *Rêves et réalités*. Telle une interface, il remplit la fonction d'un passeur de l'imaginaire, d'un relais assurant la transhumance entre l'espace investi et l'espace vécu. Partageant avec Yves Roby la même empathie à l'endroit des destins particuliers, le quatrième itinéraire trace certains trajets individuels confinant à la littérature ou à l'idéologie. Cette mission de passeur de l'imaginaire, les écrivains franco-américains l'exercent dans la diffusion de la littérature américaine au Québec au cours des années 1930, comme le notent Jean Morency et Joël Boilard dans une étude utilisant la richesse des correspondances et le concept heuristique de transfert culturel. Elle est aussi pleinement assumée par l'important critique littéraire Louis Dantin, en particulier dans son recueil de nouvelles *La vie en rêves*, analysé ici par Mary Elizabeth Aubé. Ce faisant, ces passeurs échappent à la catégorisation identitaire, tout comme Alphonse Villeneuve échappe aux étiquettes idéologiques. Ce prêtre canadien-français disciple de M^{sr} Ignace Bourget, curé de paroisses franco-américaines dans le diocèse d'Albany et apôtre inconditionnel de l'immigration aux États-Unis, revêt la soutane quelque peu paradoxale d'un ultramontain « moderne », selon l'étude de Roberto Perin.

En fin de parcours, il revient à Jacques Mathieu, collègue d'Yves Roby au département d'histoire de l'Université Laval, de clore ce recueil en insérant l'œuvre de son confrère dans les tendances récentes de la pratique historique et en situant l'ouvrage dans l'étude des migrations. Surtout, il montre comment « les parcours historiographiques d'Yves Roby témoignent [...] éloquemment du caractère vivant et dynamique de l'histoire ».

Yves Frenette et Martin Pâquet



Bibliographie

Dumont, Fernand (1993), *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal.

Marrou, Henri-Irénée (1954), *De la connaissance historique*, Paris, Seuil.

Péguy, Charles ([1906] 1988), « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *Œuvres en prose complètes*, t. II, Paris, Gallimard (coll. : La Pléiade), p. 481-519.